

la lettre *du Chemin des Dames*

BULLETIN d'INFORMATION édité par le CONSEIL GÉNÉRAL de l' AISNE - **Hors série n°3**

Haim Kern « *Ils n'ont pas choisi leur sépulture* »



Commande publique de l'Etat
avec le concours du Conseil général de l'Aisne
Cette œuvre a été réalisée en 1998 pour commémorer
le 80^e anniversaire de l'Armistice du 11 novembre 1918

« J'ai pensé fortement à ceux qui étaient là en dessous »

Propos recueillis à Paris le 28 septembre 2006 par Aude Bodet (Fonds national d'art contemporain/Ministère de la Culture) et Guy Marival (Mission Chemin des Dames/Conseil Général de l'Aisne).

Guy Marival - Comment avez-vous réagi à la commande d'une œuvre commémorative ?

Haim Kern - A ce moment-là, on se pose pas mal de questions : qu'est-ce c'est qu'un monument ? qu'est-ce qu'il faut faire ? qu'est-ce qu'on peut faire ? Des monuments, on en connaît tous. Au centre des villages, il y a toujours un monument aux morts. Le monument aux morts, ce n'est pas la guerre de Cent ans, c'est un monument aux morts aux guerres franco-allemandes : 1870, 14-18, 39-45. On peut se poser la question et je me la suis posée : est-ce que je suis capable de faire un monument aux morts ? Ce n'est pas ma spécialité ! Et je me suis posé la question : pourquoi s'adresse-t-on à moi ? ... Mais tout de même, la guerre et la violence, cela fait partie des difficultés de la vie et quand on peut en parler dans l'art, c'est quelque chose qui est important. Et les guerres ne se sont pas arrêtées en 1918 ou en 1945.

Aude Bodet - Pour commémorer le 80^e anniversaire de l'armistice, chacun a répondu avec sa sensibilité. J'ai l'impression en regardant votre œuvre qu'elle résonne comme une métaphore de l'art, de la mémoire. Vous écrivez dans un texte daté de mai 1998 : « Je veux que cette sculpture soit physiquement proche de ces hommes, afin que relevés dans les mailles de l'Histoire, ils reviennent vers nous de la terre à la



Haim Kern - Le billot (2000)
Bois, barbelé et plâtre

lumière ». Est-ce que c'est une métaphore de votre part ?

HK - Je ne vois pas ce que je pourrais dire, mais pour moi, c'est réel, ce n'est pas une métaphore. Mon sentiment, c'est : je vais les chercher dedans, on ne les connaît pas. La guerre 14-18, c'était quelque chose : l'artillerie, l'enfouissement, et surtout cette ligne bloquée où, pendant des années et des années, les uns et les autres s'accumulaient. Pour moi, il y avait une présence.

AB - Vous écrivez aussi : « Je voudrais que l'œuvre soit sur un champ de bataille ou bien dans un petit village ouvert sur l'horizon, un lieu propice au souvenir » ?

HK - Oui, je la voyais physiquement sur un fond de nature, et finalement, c'est ce qui s'est réalisé.

GM - Vous l'aviez conçue avant de savoir où elle serait installée ?

HK - Il me semble. Enfin, j'y avais pensé. Le Plateau de Californie, c'est un endroit que vous connaissez. Quand on est là et qu'on vous dit : « On peut mettre une sculpture », c'est tout de même un projet fantastique. Il n'y a pas à hésiter !

GM - Vous parliez tout à l'heure de votre sentiment, presque d'impuissance, en pensant aux monuments qui existaient déjà. Y a-t-il des monuments com-

mémoratifs de la Première Guerre, ou d'autres guerres, qui soient des références pour vous ?

HK - Pas tellement. Il y a le fameux monument de Landowski, « Les Fantômes » que nous sommes allés voir avec le voyage de la Délégation aux Arts Plastiques et qui aurait pu décourager n'importe qui parce que c'est une « montagne ». Avec les moyens qu'on avait, ce n'est pas là-dedans qu'il fallait taper. Non, moi j'ai fait ce que je pouvais dans les limites du temps qui était imparti et dans les limites de la commande.



Paul Landowski - Les Fantômes (1935)
Le monument couronne la Butte Chalmont près d'Oulchy-le-Château (Aisne) (classé Monument historique)

GM - Et le délai ? C'était court ?

HK - Terrible, terrible !... Je sais bien que c'est idiot de dire : « Ça reste entre nous » parce que je ne pense pas que vous allez effacer la bande... J'ai travaillé dans le silence absolu pendant un an, il n'y avait plus personne, je n'avais pas la commande, tout était encore virtuel... Cela s'est fait au dernier moment. Je dirais presque : il n'y avait pas vingt-quatre heures de battement avec la fonderie. Je veux dire, la pièce aussitôt terminée, hop ! elle était embarquée, elle partait. S'il y avait eu un pépin ! Cela a été extraordinaire parce qu'elle a été réalisée en trois éléments et chaque élément devait raccorder parfaitement. C'était fait en cire directe : s'il y avait eu un accident, comme il n'y avait pas de moule, il aurait fallu tout refaire.

AB - Le titre de l'œuvre : pardonnez peut-être mon ignorance, c'est une citation, c'est une phrase de vous ? Comment ce titre a-t-il surgi ?

HK - Ce n'est pas une citation. Pour moi, il résume bien ce qu'il veut dire. J'ai pensé fortement à ceux qui étaient là en dessous. Physiquement, c'est très facile à imaginer. Enfin, tout ça dans le fond, c'est de la littérature, parce que qu'est-ce qui s'est passé ? L'Etat désire

commémorer un événement important, il demande qu'on fasse une œuvre : c'est ça l'essentiel, et il demande de la situer dans un endroit où il n'y avait pas de commémorations nationales qui se soient faites.

AB - Le monument a été vandalisé par deux fois, peu de temps après son inauguration, puis tout récemment. Comment est-ce qu'on peut expliquer cette agressivité, cet acharnement sur cette œuvre qui est au contraire un signe de paix ?

HK - Sa manifestation déplaît certainement à certaines personnes. Si les deux fois, c'est une agression à tendance politico-historique, c'est que cela dérange certaines personnes qui voient là un symbole : la proximité de Craonne, l'histoire des mutineries et 1917. De toute façon, l'histoire de la guerre sur le plateau de Californie et sur le Chemin des Dames, cela a duré quatre ans, ce n'était pas seulement 1917. Je ne connais pas parfaitement l'histoire des mutineries de Craonne et pourquoi on attribue à Craonne cette histoire-là. Peut-être parce que ça s'est déclenché dans ce coin-là ?...

GM - Non, en fait les « mutineries » éclatent à l'arrière du front, Craonne n'est pas le lieu de mutineries. Mais il y a aussi cette fameuse « Chanson de Craonne », et on a tendance à assimiler Craonne avec le refus de continuer à faire la guerre. C'est peut-être pour cela que le village prend une valeur de symbole. Et le 5 novembre 1998, après l'inauguration du monument sur le plateau, il y a eu le discours du Premier Ministre à la mairie de Craonne...

HK - Le discours de Jospin, je ne peux pas dire que je l'ai lu en analysant chaque mot, ce n'est pas un vilain discours. Quand il demande : « Est-ce qu'il ne serait pas venu le temps de réintégrer dans la mémoire, le souvenir de ses mutins, fusillés pour l'exemple ? », il y en a eu des fusillés, mais cela ramène le coup de projecteur sur la manifestation du jour. Ce qui fait que très rapidement les gens ont demandé : « Où est le monument des fusillés ? ». Mais c'est une interprétation.

GM - Oui, mais c'est parce qu'il y a eu l'intervention de la presse, en particulier Le Monde qui a titré « La République honore les mutins de 1917 » et cela va occulter complètement l'œuvre qui est là pour commémorer l'armistice. Cette polémique, comment vous l'avez perçue ?

HK - J'ai trouvé que c'était injuste. Il est vrai que sur le Plateau de Californie, on pense à cette malheureuse offensive Nivelle, on pense aussi aux mutineries. Mais, ayant entendu le discours, il ne me paraissait pas que c'était le « monument des fusillés ». Et d'ailleurs, j'en ai parlé il n'y a pas longtemps avec Raymond Ricquier [en 1998, membre du Cabinet de Lionel Jospin - NDLR] et je lui ai dit quelque chose que je n'avais jamais dit auparavant : si cela avait été un monument pour les fusillés, ce n'est pas ce que j'aurais fait. Cela règle de façon catégorique le problème ! Ce n'est pas le monument que j'aurais fait pour les fusillés. Un point c'est tout !

GM - Les têtes que vous ramenez « vers la lumière », ce sont à la fois celles des Français et des Allemands ? A la différence des Fantômes de la Butte Chalmont qui ne sont que des Français ?

HK - Justement, j'ai plutôt pensé aux Français qui montaient. Moi, j'ai été missionné par le gouvernement français. Pour moi, la sympathie va au bleu horizon, il n'y a pas de doute. Mais effectivement, ils sont tous mêlés ensemble et je n'ai pas mis de signe particulier, ils sont symbolisés.

AB - Lors de notre visite sur le Plateau de Californie l'autre jour, vous avez dit : « Après le premier acte de vandalisme, j'avais envisagé de la laisser à terre, renversée ». Cela vous aurait semblé juste de la laisser à terre ? Ou c'était un instant de découragement ?



HK - Bien sûr que c'était une boutade ! Si on ne peut pas la laisser debout, on peut la refaire couchée, mais à ce moment-là il faut la transformer ! Si on la laissait telle qu'ils l'ont descendue, ce serait l'abandonner. Mais c'est un poste qu'il ne faut pas abandonner ! Quand les troupes occupaient les positions et qu'après chaque attaque, elles étaient ramenées à l'arrière, on reconstituait les unités, car il y avait eu des pertes énormes qui allaient de 30 à 50 %. Dans le fond, la sculpture, elle suit le même chemin, on la ramène à l'arrière, on la reconstitue, on remplace les têtes disparues et puis, elle repart sur la crête.

GM - Il y avait une autre formule que vous avez dite l'autre jour sur le plateau : « Je construis des monuments destructibles ». Est-ce que c'est aussi une boutade ?

AB - C'est de l'humour noir ?

HK - Oui, il doit y avoir un peu de cela parce que je prends cette chose très au sérieux. Je trouve que c'est absolument dégueulasse, et offensant à la mémoire de gens qui se sont quand même sacrifiés. Il y a des gens qui sont restés à la guerre et il y a des gens qui en ont profité, ou qui n'y sont pas allés. D'ailleurs toutes les régions n'ont pas souffert de la même façon. Je trouve que sur toute cette ligne de front, pendant toutes ces années, on leur a tout détruit : on leur a détruit des habitations, on leur a détruit la nature, il y a des familles qui ont disparu. Si on ne respecte pas ça un petit peu, alors c'est grave !

« Un usage très particulier des objets façonnés dans le bronze »

Dans une lettre inédite, l'écrivain Jean Tardieu (1903-1995) livre quelques clefs pour aborder l'œuvre de son ami Haïm Kern

Paris, 19 septembre 1994.

Pardonnez-moi, cher ami, si je vous écris aujourd'hui une lettre, et non un « article », comme il en avait été question !

C'est que l'on peut inclure dans une simple lettre, tout ce que l'on a, non seulement dans l'esprit, mais aussi sur le cœur, lorsqu'il s'agit des amis les plus chers.

Surtout ceux qui, comme vous-même, avez le génie de l'invention imaginative, curieusement associé à une fabuleuse recherche des formes nouvelles et à un usage très particulier des objets façonnés dans le bronze. Mais ce n'est pas la première fois que la main de l'artiste créateur va au devant des découvertes de son intelligence.

Il en est ainsi d'un catalogue publié, en mars-avril 1983, à Göteborg (Galleri Pictor).

C'est un opuscule de qualité de la dimension d'une feuille de papier-machine, mais d'une très bonne qualité de papier glacé.

La première page (couverture) présente une œuvre de vous qui s'impose aussitôt d'une façon magistrale.

C'est une image que je ne peux m'empêcher d'évoquer à propos de la douleur inguérissable que vous avez éprouvée,



Hommage à Montecristo
Bronze cire perdue - Exemplaire de l'auteur

vous dans votre petite enfance, en apprenant que votre mère avait subi la monstrueuse « solution finale » inventée par le machiavélisme des partisans de Hitler. Voici la description terrifiante de cette « figure ».

On voit d'abord une superposition rigoureuse, agencée comme un mur de pierres à bâtir, une dizaine environ mais ouverte au milieu.

Dans cette ouverture inquiétante se trouve pris un visage humain comme un pot de fleur dans un balcon bourgeois.

Or, ce visage est comme halluciné et son caractère impressionnant semble emprunté à l'on ne sait quel mythe primitif, destiné à épouvanter les gens plutôt qu'à les « rassurer ».

Cet être-pot-de-fleurs, en effet, lorsqu'on le fixe attentivement, possède un pouvoir magnétique qui, facilement, donnerait la « chair de poule » aux plus innocents des spectateurs. Par exemple, les globes des deux yeux sont faits de fragments aigus et, sans doute, coupants, comme des « roues dentées » d'une

mécanique, chose qui « imite », en quelque sorte, l'intensité du regard, mais comme le pouvoir d'un bec d'oiseau plutôt que comme la simple objectivité du regard vivant.

Au-dessus d'un front qui paraît de proportions normales, mais absolument lisse comme un crâne chauve, sont plantés des sortes de clous refermés sur eux-mêmes avec beaucoup de méchanceté et non pas avec la gentillesse paysanne de quelques nattes innocentes.

Liberté-Egalité-Fraternité
Bronze cire perdue - Exemplaire de l'auteur



Mais que dirai-je finalement d'un personnage aussi étrange ?

Eh ! bien, je dirai tout simplement, qu'il me rappelle un « secret de famille » que m'a rapporté une amie de l'artiste.

Elle m'a dit (un jour que nous parlions de l'abominable « holocauste » des Juifs, des camps, des chambres à gaz) :

« Haïm Kern », dans ses dispositions testamentaires, a précisé que, sur sa tombe (il a déjà la cinquantaine) on indique comme date de son décès, non pas le sien-même, mais celui de sa mère (1942). Il ajoute : quand on a emmené ma mère on m'a assassiné.

A partir de ce personnage-clé, de cette sorte d'Erinnye ou de Méduse, de cette tête humaine à clous ou de ce pot de géraniums au balcon, notre ami Haïm Kern ne s'est pas privé de faire jouer, à la fois, de toutes les façons possibles, la complicité de son imagination irréaliste (certains diront qu'il a été influencé par le surréalisme). Il a sorti de son sac à malices toutes sortes de gens surprenants. Lui, à son tour, le créateur, il les trouve drôles. Il y a des gens, des arbres humains, des agités, etc. etc. Mais oui, je dis que H.K. s'il s'amuse, tant mieux, mais cet amusement toujours frise l'inquiétude, en tout cas l'insolite.

Rien, d'ailleurs, n'arrête son élan. J'ai parlé autrefois d'une sculpture « ajourée », c'est-à-dire construite dans l'espace à trois dimensions,

à partir de trois mots, comme Liberté Egalité Fraternité. J'ai parlé aussi, en son temps, du monument dédié à la gloire de François Mauriac qui, sous l'occupation, mit son immense talent au service de l'antnazisme, et qui occupe à Paris, à côté du grand hôtel Lutétia, la place d'un rêveur désabusé, en veston, les pieds dans l'herbe d'un square.



Le mât de cognac
Bronze cire perdue - Exemplaire de l'auteur



Le bain de poète
Bronze cire perdue - Exemplaire de l'auteur

Le voici aujourd'hui mis à l'épreuve d'un nouveau tour de force : la technique baptisée récemment sous le nom de THERMOFORMAGE.

Sollicité par des artisans industriels ingénieux et audacieux, il lui faut trouver un moyen inattendu, mais hautement poétique de modeler à chaud la pâte de verre, au moment où elle est encore en fusion.

De cette façon un aussi dangereux produit, plus proche de la coulée en lave d'un cratère de volcan que d'un charmant flacon de parfum, pour être plié à la volonté de l'inventeur, pour créer diverses formules d'objets et, en particulier, des vitraux, mais des vitraux qui, au lieu d'être plats, découpés et sertis de plomb comme ceux de nos cathédrales, soient capables de former eux-mêmes des coulées d'épaisseurs et de reliefs colorés.

Bonne chance, cher ami Kern ! On ne vous arrêtera pas sur le chemin pour faire ce que vous souhaitez.

A peine avais-je fini cette lettre, cher Haïm Kern, voilà que vous êtes arrivé, porteur de deux bronzes bizarres, comme vous en avez le talent !

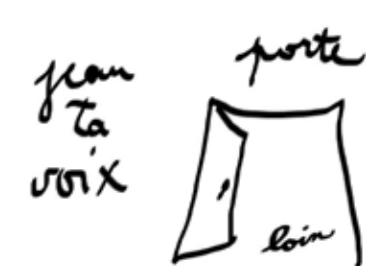
L'un - qui s'appelle « le mât de Cognac », un petit bronze d'environ 30 à 40 centimètres de haut, maintenu de façon

comique (mais toujours étrange !) et on se demande comment ils ont pu faire une œuvre pour céder la place aux autres. Quant à l'objet il a un socle et il tient debout sur une table par exemple.

L'autre bronze, plus inquiétant encore, s'appelle le Poète. C'est un petit bonhomme à la tête triangulaire qui est assis au bord d'une conque, à la campagne sans doute, et ses pieds nus sont en contact avec une petite mare. C'est un bronze évidemment mais il représente de l'eau.

Nous avons longtemps parlé ensemble. H.K. est un homme plus qu'intelligent. Ce qu'il dit est toujours profond et mystérieux sans en avoir l'air, et nous sommes tombés d'accord, sur le rôle irremplaçable des arts créateurs qui vont plus loin que le réel, plus loin que nous-mêmes, mais où ?

Jean TARDIEU



« Jean, ta voix porte loin... »
Haïm Kern, œuvre numérique (colloque de l'IMEC)

Cinq artistes sur les traces de 14-18

À la fin de l'année 1997, le cabinet de Lionel Jospin a décidé de commémorer de façon éclatante le 11 novembre 1998 en sollicitant cinq artistes, Christine Canetti, Alain Fleischer, Haïm Kern, Ernest Pignon-Ernest et Michel Quinejure. Les partenaires de la commande publique ont pensé qu'il serait important d'amener les artistes sur les anciens champs de bataille et de les faire accompagner par un(e) historien(ne).

Je m'intéressais à la fois aux traces laissées par la guerre dans les corps, les âmes et les paysages et à l'art contemporain, d'où ma « mission », faire prendre conscience à ces artistes, quatre-vingts années plus tard, de la présence de la guerre dans le Nord et l'Est de la France. Il fallait qu'ils aient envie d'habiter par une œuvre ces lieux anciennement de mort et de partager leur vision de la guerre avec des passants – pas forcément amateurs d'art contemporain – soudain confrontés à cet art et à ce passé ainsi revisité.

Ce qui est frappant, à voir les œuvres, c'est combien ils ont représenté avec acuité la totalisation de la guerre qu'ils avaient vue sur le terrain, lue dans les mémoires et les correspondances du temps, et que nous avions évoquée au cours de nos conversations. Pour eux, non seulement les hommes – les soldats –, mais les femmes, les enfants, les paysages – les civils – ont été transformés ou détruits. Tous ont montré d'une façon



« Des têtes, toujours les mêmes, toujours différentes »

ou d'une autre, quel que soit le medium choisi, que la Première Guerre mondiale a été une tragédie et que travail de deuil et travail de mémoire ne doivent jamais être disjoints d'une réflexion sur leurs pendants inverses : oubli, refoulement.

Le vidéaste Michel Quinejure qui a filmé les quatre autres artistes en train de réfléchir à leur œuvre in situ puis de la réaliser a bien rendu à la fois l'ancrage dans le Premier Conflit mondial – il a filmé la boue et le feu de la fonte du bronze en regard des images de boue et de feu rapportés du front par les cinéastes de la Grande Guerre – et la pérennité de la mort de masse au XX^e siècle, de la Shoah aux conflits contemporains, qui les habitait tous, comme l'a exprimé Haïm Kern : « Plus jamais ça et pourtant vingt ans après tout recommençait... La Grande Guerre, la der des ders, n'était peut-être qu'une répétition générale, il faut se méfier des 'générales'. »⁽¹⁾

N'est-ce pas ce que représente son œuvre « Ils n'ont pas choisi leur sépulture » érigée sur le plateau de Craonne ? Dans les mailles d'un grand filet de bronze sont prises des têtes, toujours les mêmes, toujours différentes : placées à des hauteurs et à des angles divers, elles n'attirent jamais la lumière, ni les ombres, ni les yeux, de la même façon. Ce sont les souffrances et les conditions de la mort des soldats de la Grande guerre qui ont ému l'artiste, et particulièrement, la multiplication des soldats rendus inconnus, déshabillés par la puissance inouïe de l'artillerie. Sur le plateau, les agriculteurs labourent encore aujourd'hui

des morceaux de métal, des morceaux d'os, des morceaux de pourriture. Mais ils ne retrouvent jamais de visages. Haïm Kern – et il rencontre ainsi la philosophie d'Emmanuel Levinas – rend un visage, une vie, à ceux qui ont disparu par centaines de milliers, avalés par la terre et le feu. Le filet de la sculpture devient une métaphore du deuil, du deuil infini, de maille en maille, inextinguible.

Les cinq artistes avaient été particulièrement frappés par le Chemin des Dames, le village tué de Craonne, mais seule la sculpture d'Haïm Kern, avait été retenue par le pouvoir politique. Dès la commande de ce « monument des monuments », avant même que l'artiste sache ce qu'il allait exprimer, il avait été décidé que cette œuvre serait placée au Chemin des Dames. Puis Lionel Jospin décida d'y prononcer un discours.

Pourquoi avoir choisi le lieu symbole des refus d'obéissance de 1917 pour commémorer la fin de la Grande Guerre, 1918 ? Dans une période de cohabitation, le site de Verdun, devenu « présidentiel » par la symbolique prégnante du lieu dans la mémoire de la Nation et les commémorations de François Mitterrand en 1984 et de Jacques Chirac en 1996, était à écarter. De plus, le Chemin des Dames avait été fort négligé jusque là dans les commémorations officielles. Lionel Jospin, fidèle à son père déporté civil comme « brassard rouge » en 1915 et devenu militant pacifiste pour toujours, a exprimé avec courage une guerre d'hier avec des mots d'aujourd'hui et il n'a pas oublié l'œuvre qu'il était venu inaugurer.

Or, en 1998, non seulement son discours a pris la place de la sculpture de Haïm Kern, c'est lui qu'on a commenté, mais encore, d'aucuns se sont emparés du discours pour voir l'œuvre. Elle est devenue le « monument aux mutins » pour certains, elle a été par deux fois attaquée, blessée. Mais elle a été rendue vivante par tous les inconnus qui y accrochent des fleurs. Ils marquent ainsi un lieu de paix enfin retrouvée. Tel pourrait, tel devrait, être le sens du geste commémoratif pensé par Haïm Kern et les quatre autres artistes.

Annette BECKER
Princeton University - Octobre 2006

(1) Extrait du texte paru dans « 14-18 aujourd'hui », n° 3, 2000, p. 236-237

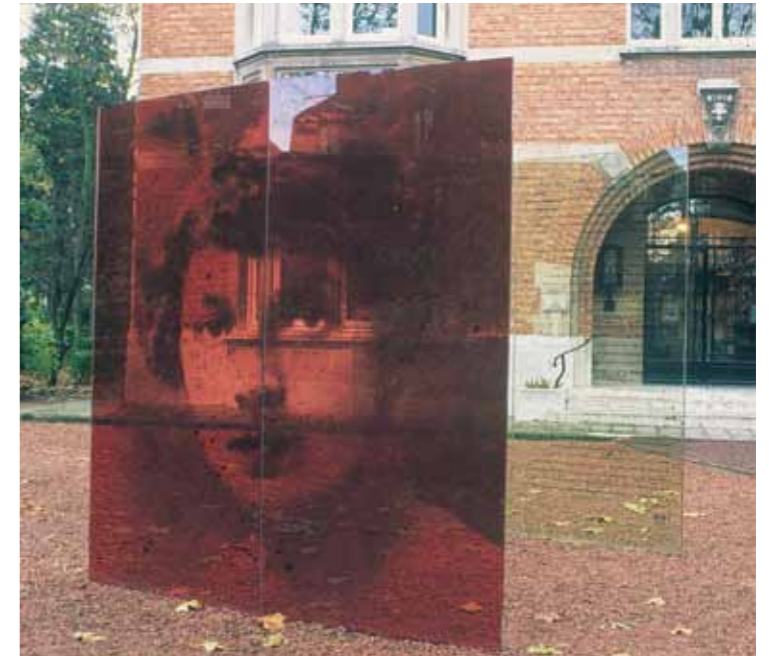
Les œuvres du 80^e anniversaire de l'Armistice



Haïm Kern, « Ils n'ont pas choisi leur sépulture » (1998), Plateau de Craonne (Aisne)



Ernest Pignon-Ernest, L'autre côté des arbres (1998), Soyécourt, près de Péronne (Somme)



Christine Canetti, Notes de guerre (1998), Centre culturel d'Armentières (Nord)



Michel Quinejure, Quatre artistes sur les traces de 14-18 (1998), (vidéo de 28 minutes)



Alain Fleischer, Sous le regard des morts (1998), C.E.S.T.A.R. à Arras (Pas-de-Calais)



« Le feu de la fonte du bronze »

A la Fonderie de la Plaine à Saint-Denis (Seine-Saint-Denis), septembre 1998.

La commande publique

La commande publique est la manifestation de la volonté de l'Etat de contribuer à l'enrichissement du cadre de vie et au développement du patrimoine national, par la présence d'œuvres d'art en dehors des seules institutions spécialisées dans le domaine de l'art contemporain. Elle vise également à mettre à la disposition des artistes un outil leur permettant de réaliser des projets dont l'ampleur, les enjeux ou la dimension nécessitent des moyens inhabituels.

La commande publique désigne donc à la fois un objet – l'art qui, en sortant de ses espaces réservés, cherche à rencontrer la population dans ses lieux de vie et dans l'espace public – et une procédure, marquée par différentes étapes, de l'initiative du commanditaire jusqu'à la réalisation de l'œuvre par l'artiste et sa réception par le public.

Depuis 1983, c'est le Centre national des arts plastiques (CNAP) qui, après avis d'une commission nationale instruit les dossiers des commandes publiques nationales, initiées par le Ministère de la culture et de la communication. Les œuvres ainsi commandées sont ensuite inscrites sur les inventaires du Fonds national d'art contemporain. Chaque année, le CNAP consacre environ 1,5 M € à la commande publique.

L'élan impulsé par l'Etat a stimulé de façon décisive la production de nouvelles formes d'art dans l'espace public, offrant aux artistes la possibilité d'inventer

un nouveau rapport au public et au territoire qu'il soit urbain ou rural, politique, économique ou symbolique.

Ces œuvres prennent également des formes multiples depuis la sculpture monumentale installée dans un espace public, la photographie, la broderie jusqu'à l'œuvre virtuelle conçue pour Internet.

Après avoir été longtemps menée principalement par l'Etat, cette action

est désormais relayée par différents commanditaires, en particulier par les collectivités territoriales, qui initient de plus en plus de projets avec le soutien des Directions régionales des affaires culturelles.

Toute commande, qu'elle soit ou non initiée et financée par l'Etat, est soumise pour avis à la commission nationale de la commande publique. Par ailleurs, les nombreuses études, dessins, maquette des œuvres co-financées par l'Etat sont également conservés au Fonds national d'art contemporain.

Renouant avec une certaine tradition historique, plusieurs commandes, à l'image des projets de Christine Canetti, Alain Fleischer, Haïm Kern, Ernest Pignon-Ernest et Michel Quinejure, réalisés en 1998 à l'occasion du 80^e anniversaire de l'armistice, accompagnent les artistes dans la réalisation d'œuvres de nature politique et/ou sociale.

Ainsi, l'intervention récente de Bruno Carbonnet à l'hôpital-clinique du Pays des Hautes Falaises de Fécamp, où l'artiste, dans un esprit laïque et avec la volonté profonde d'humaniser un lieu voué à la séparation, a aménagé un « espace de deuil » au sein de l'hôpital.

On peut également citer, en 2000, « Le plus bel âge », un important programme de commandes qui a permis à une quarantaine de photographes internationaux de proposer, à travers leur propre regard, un panorama de la jeunesse française.



Haïm Kern « *Ils n'ont pas choisi leur sépulture* » (1998)
Dépôt du Ministère de la culture et de la communication,
Fonds national d'art contemporain, FNAC 99089

La Lettre d'information du Chemin des Dames

Directeur de publication : Yves Daudigny

Coordination éditoriale : Guy Marival

Crédits photos : Denis Defente (p. 1), Pierre Mougel (p. 2 et capture d'écran p. 7), Bruno Scotti/DAP (p. 5h, p. 6, p. 7 et p. 8), Alexis Guilbert (p. 7), Haïm Kern (p. 2, 3, 4 et 5).

Remerciements à Haïm Kern et, pour le Centre national des arts plastiques - Fonds national d'art contemporain, à Chantal Cusin-Berche, Claude Allemand-Cosneau, Aude Bodet, Isabelle Laurent et Bénédicte Godin.

Conception graphique : Sylvie Makota

Ce hors-série a été réalisé avec le soutien du Centre national des arts plastiques - Fonds national d'Art contemporain

Imprimerie Suin à Bucy le Long - Dépôt légal : 4^e trimestre 2006